

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XVIII

La crise avait eu lieu violente, quasi mortelle, et la pauvre petite Thérèse ne paraissait pas avoir pour huit jours de vie quand elle fut couchée dans l'appartement choisi par Faraude. Celle-ci persistait à s'en charger, se multipliait et opposait une ferme espérance à toutes les désolations.

Le lendemain, elle laissa l'enfant à la garde des grand'mères, et courut acheter à une ferme voisine une vache et aussi les fourrages dont elle voulait la nourrir. Car elle avait bien stipulé que la bonne bête ne resterait pas à manger au râtelier, mais qu'elle serait conduite dehors dès l'aube et qu'elle irait paître dans les grandes avenues où l'herbe ne manquait pas.

—Vous comprenez, madame, dit-elle à Mme Labureau, qui trouvait embarrassante cette bête matinale, que le lait d'une vache poitrinaire n'a jamais fait de bien à personne et que je n'en donnerais pas une goutte à Thérèse. Ne craignez donc pas les dépenses ni les dérangements. Soignons bien la nourrice à cause de l'enfant.

Du reste Faraude avait pris sa mission au sérieux, il fallait passer par où elle voulait et la laisser agir tout à fait à sa guise.

C'était surtout à l'air qu'elle demandait la guérison tant désirée.

Deux jours après la crise qui semblait avoir épuisé les dernières forces vitales de Thérèse, elle l'emportait dans son édredon et la promenait lentement, le visage découvert, un quart-d'heure du rant.

Quand les bonnes grand'mères, effrayées de l'audace de Faraude, étaient accourues avec des voiles de gaze, Faraude les avait laissées faire ; mais une fois arrivée dans l'allée ensoleillée, elle avait débarrassé l'enfant de toutes ses dentelles et les avait fourrées dans sa poche.

PENDANT UN MOIS ELLE LA PROMENA AINSI, allongeant de cinq minutes en cinq minutes les sorties ; pendant un mois elle la nourrit du lait qu'elle allait traire elle-même et de bouillies étranges qu'elle cuisait de sa main ; pendant un mois elle la veilla.

Au bout d'un mois, Thérèse se tenait sur ses jambes et mangeait à table. Quinze jours plus tard elle allait se promener à pied avec ses grand'mères, par les allées ombreuses, puis elle joua gaiement dans le jardin et prit l'habitude de dormir du plus calme sommeil toute la nuit. Le troisième mois les forces étaient telles que l'on cria à la résurrection. Ce fut un si grand bonheur pour la famille que, pendant ce temps, Faraude ne se heurta pas à la plus légère difficulté.

Le troisième mois on modifia les habitudes de la petite fille, on l'arracha à son perpétuel tête-à-tête avec Faraude.

Comme elle supportait très bien la voiture, toutes les après-midi elle partait entre ses deux grand'mères et s'en allait jouer dans les beaux jardins de Versailles.

Selon les recommandations de Faraude, on ne la promenait pas seulement en voiture, on lui faisait toujours mettre pied à terre et elle courait après son cerceau pendant des heures entières.

La maison, égayée par l'enfant, ne s'était jamais trouvée à pareille fête.

Un jour Faraude ne trouva plus le lit de Thérèse dans la chambre grise. Marceline, à laquelle elle alla faire part de l'événement, sourit pour toute ré-

ponse et, lui faisant signe de la suivre, elle la conduisit dans l'ancienne chambre de l'enfant où aboutissaient les chambres des deux grand'mères.

Elle lui fit remarquer le changement apporté dans l'ameublement. Le tapis avait été enlevé, les rideaux épais avaient été remplacés par des tentures de perse de couleur claire, toutes les conditions hygiéniques conseillées par Faraude avaient été adoptées.

—La petite ne couchera donc plus dans la chambre grise ? demanda Faraude.

—Non, elle est assez bien maintenant pour reprendre son appartement auprès de ces dames qui aiment à la sentir tout près d'elles.

—C'est juste, dit simplement Faraude.

—Et maintenant aussi elle dînera à table avec tout le monde et comme tout le monde, ajouta Marceline non sans embarras.

—Je pensais bien que tout cela allait arriver, répondit Faraude ; mais puisque vous aimez bien cette petite, mademoiselle Marceline, et que vous servez à table, faites un peu attention à ce qu'on ne lui donne pas de vin trop souvent, et à ce qu'elle ne se charge

ment de tête par lequel Marceline accueillait cette déclaration, et se rendit dans la cuisine devenue de nouveau son domaine.

Elle en avait à peine repris possession qu'elle fut appelée à donner des preuves de son savoir-faire en préparant un déjeuner de famille donné en l'honneur de la guérison de Thérèse.

En recevant des mains de Marceline la liste du menu, elle parut effrayée et se déclara incapable de confectionner des plats aussi recherchés.

Marceline remonta conter son embarras à Mme Labureau, qui laissa échapper un mouvement de joie assez énigmatique.

—Dites-lui de ne pas se préoccuper de cela, dit-elle à Marceline, et envoyez un express à cette cuisinière de Versailles qui m'a été présentée l'autre jour.

Marceline obéit, et le lendemain, qui était le grand jour, Faraude vit arriver son aide, un véritable cor-don bleu dont la science culinaire l'émerveilla.

Le déjeuner fut splendide, et on but à ce miraculeux rétablissement de Thérèse que le médecin de la famille, qui était présent, déclarait parfait et complet.

En dépit de sa promesse, il n'était pas venu une fois à la villa, n'y ayant pas été mandé, et il manifesta de nouveau et bien franchement sa surprise quand les dames, s'étant retirées, il ne resta plus dans la salle à manger que ses hôtes.

—Je vous l'ai expliqué, docteur, c'est à une simple paysanne, notre cuisinière, que nous devons ce bonheur, dit M. Alfred, qui ne perdait pas une occasion de témoigner sa reconnaissance à Faraude.

—C'est merveilleux et ma foi très logique. D'après ce que j'ai ouï dire, cette femme a remis l'enfant au régime de la nature. Tout ce que vous m'avez confié est parfaitement logique.

—Ce que j'admire, c'est la gradation intelligente qu'elle a su garder dans ses soins. Une seule imprudence pouvait précipiter la catastrophe redoutée.

—Evidemment, l'enfant avait une réserve de force vitale que rien ne nous faisait soupçonner ; néanmoins, la manière dont elle a été soignée, sans remèdes, l'a singulièrement développée, et la santé est revenue.

—Je serais bien aise de voir cette dévouée créature. Dans notre profession nous apprenons à approuver ce genre de dévouement à sa juste valeur.

Pour toute réponse, M. Alfred mit le doigt sur le bouton d'un timbre.

—Faites venir la cuisinière, dit-il au domestique qui se présenta.

Et, tirant de sa poche un petit paquet, il le posa sur la table en ajoutant :

—Je vais lui offrir devant vous la récompense qu'elle a si bien méritée et qu'elle n'a pas réclamée une fois.

Il achevait ces paroles quand Faraude parut. Elle s'arrêta à la porte, légèrement interdite.

—Approchez ma bonne fille, dit le docteur en souriant, c'est comme cela que vous allez sur les brisées de la Faculté et avec succès encore ! Votre petite malade se porte ma foi très bien à cette heure.

—N'est-ce pas ? monsieur le médecin, dit Faraude d'un air heureux, et avec ça qu'elle a grandi. Je ne sais pas si je pourrais à présent faire ma lieue à pied en la tenant dans mes bras et en marchant à tout petits pas comme je le faisais dans le commencement.

—Vous la promeniez ainsi pendant une lieue ?

—Oui, monsieur, car il fallait la faire respirer tout doucement le bon air. Si vous aviez vu dans le commencement comme elle ouvrait sa petite bouche. On aurait dit comme ça qu'un souffle. forçait ses peumons à s'ouvrir dans sa poitrine.

—Et vous la nourrissiez à votre façon aussi.

—Tout à fait à ma façon, monsieur, à la façon des pauvres sabotiers, avec de la bouillie d'avoine,



Pendant un mois elle la promena ainsi. (Voir page 77.)

pas l'estomac de gâteaux, ni de truffes, ni de champignons.

—J'y veillerai, répondit Marceline charmée de la résignation tout à fait inattendue que montrait Faraude, et je peux vous le dire, madame a déclaré que vous lui préparerez le repas du soir tout comme vous voudrez.

—Ah ! voilà qui me fait plaisir. Et maintenant, si je n'ai plus à m'occuper de Thérèse, si je ne la promène plus, c'est sans doute qu'elle n'a plus besoin de moi, et je n'ai qu'à retourner à ma cuisine.

—J'étais chargée de vous le demander, ma bonne Faraude. La personne qui vous remplace n'a jamais plu aux maîtres, elle va être remerciée aujourd'hui, si vous ne prenez pas quelques jours de congé.

—A quoi bon ! c'est mon torchon que je vais reprendre, madame Marceline. Malgré cela je verrai bien Thérèse de temps en temps. Ah ! dame ! ça me coûterait beaucoup de ne plus la voir, et tout le monde le comprendra.

Elle ne saisit pas la signification du léger hoche-